

LE DERNIER GARDIEN
D'ELLIS ISLAND

Du même auteur

Les heures silencieuses, Éditions Autrement, 2011 (J'ai lu, 2012)

Nos vies désaccordées, Éditions Autrement, 2012 (J'ai lu, 2013)

Noces de neige, Éditions Autrement, 2013 (J'ai lu, 2014)

Sur l'auteur

Venue à l'écriture par la poésie, Gaëlle Josse publie son premier roman *Les heures silencieuses* en 2011 aux éditions Autrement, suivi de *Nos vies désaccordées* en 2012 et de *Noces de neige* en 2013. Également parus en édition de poche, ces trois titres ont remporté plusieurs prix, dont le prix Alain-Fournier en 2013 pour *Nos vies désaccordées*. Ils sont étudiés dans de nombreux lycées et collèges, où Gaëlle Josse est régulièrement invitée à intervenir. Le roman *Les Heures silencieuses* a été traduit en plusieurs langues et *Noces de neige* fait l'objet d'un projet d'adaptation au cinéma.

Gaëlle Josse est diplômée en droit, en journalisme et en psychologie clinique. Après quelques années passées en Nouvelle-Calédonie, elle travaille à Paris et vit en région parisienne.

Elle anime, par ailleurs, des rencontres autour de l'écoute d'œuvres musicales et des ateliers d'écriture auprès d'adolescents ou d'adultes.

Le dernier gardien d'Ellis Island est son quatrième roman, et le premier publié par Notabilia.

Gaëlle Josse

LE DERNIER GARDIEN
D'ELLIS ISLAND

NOTAB/LIA

Des photos, des musiques ont précédé ou accompagné l'écriture de ce livre. J'ai eu envie de les partager, en créant cet espace numérique où elles offrent un possible prolongement de lecture :

<http://www.derniergardienellis.tumblr.com>

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2014
© Visuel : Paprika
ISBN : 978-2-88250-349-7

*Qu'est donc la totalité de notre existence,
sinon le bruit d'un amour effroyable ?*

Louise Erdrich
*Dernier rapport sur les miracles
à Little No Horse*

*(...) nous en sommes encore à peindre
les hommes sur fond d'or, comme les tout
premiers primitifs.*

*Ils se tiennent devant de l'indéterminé.
Parfois de l'or, parfois du gris.*

*Dans la lumière parfois, et souvent avec,
derrière eux, une insondable obscurité.*

Rainer Maria Rilke
Notes sur la mélodie des choses

*Ellis Island, le 3 novembre 1954.
10 heures, ce matin.*

C'est par la mer que tout est arrivé. Par la mer, avec ces deux bateaux qui ont un jour accosté ici. Pour moi ils ne sont jamais repartis, c'est le vif de ma chair et de mon âme qu'ils ont éperonné avec leurs ancres et leurs grappins. Tout ce que je croyais acquis a été réduit en cendres. Dans quelques jours, j'en aurai fini avec cette île qui a dévoré ma vie. Fini avec cette île dont je suis le dernier gardien et le dernier prisonnier. Fini avec cette île, alors que je ne sais presque rien du reste du monde. Je n'emporte que deux valises et quelques pauvres meubles. Des malles de souvenirs. Ma vie.

Il me reste neuf jours, pas un de plus, avant que les hommes du Bureau fédéral de l'immigration ne viennent officiellement fermer le centre d'Ellis Island. Ils m'ont prévenu qu'ils arriveraient tôt, très tôt, vendredi prochain, 12 novembre.

Nous ferons ensemble le tour de l'île et nous procéderons à l'état des lieux. Je leur remettrai toutes les clés que je possède, portes, grilles, entrepôts, remises, bureaux, et je repartirai avec eux vers Manhattan.

Le temps sera alors venu pour moi d'aller accomplir les dernières formalités dans un de ces bâtiments de verre et d'acier dont les fenêtres ressemblent, de loin, aux innombrables alvéoles d'une ruche, d'une ruche grise et verticale, un endroit où je n'ai dû mettre les pieds qu'une dizaine de fois depuis toutes ces années, et enfin je serai libre. En tout cas, c'est ce qu'ils vont me dire, avec ce mélange de pitié et d'envie que l'on porte à un collègue qui, un jour précis, à une heure donnée, ne fait plus partie du groupe, ne partage plus rien de ce qui avait constitué, avec le temps, année après année, une sorte de vie commune, faite de préoccupations et d'objectifs plus ou moins partagés. Il quitte la meute, comme un animal âgé s'éloigne pour mourir, et la troupe continue sans lui. En général, une cérémonie déprimante marque ce passage. Discours convenus, rappel de faits d'armes communs, bière, whisky, claques dans le dos, promesses de liesses futures que chacun se croit obligé de prononcer et d'oublier aussitôt, et celui que l'on célèbre repart chez lui en zigzaguant, doté d'une canne pour la pêche au lancer ou d'une panoplie de bricoleur. J'aimerais autant éviter ça. Un petit logement m'attend à Brooklyn, celui que j'ai hérité de mes parents, dans le quartier de

Williamsburg. Trois pièces exigües avec tous leurs meubles auxquels je n'ai pas touché, toute leur vie incrustée dans ces murs, avec photos, bibelots et vaisselle. Pour être sincère, j'appréhende de m'y retrouver, j'ai assez à faire avec mes souvenirs sans avoir besoin de me charger des leurs, mais c'est là que je suis né et je n'ai pas d'autre endroit où aller, et je ne crois pas que ce soit très important maintenant.

Encore neuf jours à errer dans les couloirs vides, les étages désaffectés, les escaliers désertés, les cuisines, l'infirmierie, le grand hall où depuis longtemps seuls mes pas résonnent.

Neuf jours et neuf nuits avant d'être rendu à la terre ferme du continent, à la vie des hommes. Autant dire au néant, en ce qui me concerne. Que sais-je aujourd'hui de la vie des hommes ? La mienne est déjà suffisamment obscure à mes yeux, comme un livre que l'on croit familier et que l'on découvre un jour écrit dans une langue étrangère. Il me reste cette surprenante urgence à écrire, je ne sais pour qui, assis à ce bureau devenu inutile, entre les dossiers cartonnés, les crayons, les règles et les tampons, ce qu'a été mon histoire. Une histoire qui, pendant quelques dizaines d'années, s'est en grande partie confondue avec celle d'Ellis, mais ce sont les événements qui me sont personnels que je voudrais évoquer ici, aussi difficile cela soit-il. Pour le reste, je pense que les historiens s'en chargeront.

Ici, je suis entouré de gris, d'eau, de ciment et de brique. Je n'ai presque jamais connu d'autre paysage que celui de l'Hudson, avec la ligne des gratte-ciel que j'ai vue s'étendre au cours des ans, s'élever, s'enchevêtrer, s'empiler pour former cette jungle rigide et immuablement dressée que nous connaissons aujourd'hui, avec, à ses pieds, le mouvement des bateaux et des ferries dans la baie, et Notre Dame de la Liberté, ou Miss Liberty, comme l'appelaient parfois les immigrants européens en l'apercevant, debout sur son socle de pierre, dans sa robe vert-de-gris, en majesté, visage fermé et bras tendu au-dessus des flots.

Quelle que soit la saison, l'eau reste grise, comme si le soleil ne parvenait jamais à l'éclairer en profondeur, comme si un matériau opaque glissé sous la surface l'empêchait d'y plonger et d'en varier les reflets. Il n'y a que le ciel qui change, j'en connais toutes les nuances, du bleu le plus ardent au violet le plus assourdi, et toutes les formes de nuages, effilochés, soufflés ou pomelés, qui donnent à chaque jour son caractère.

Aujourd'hui, je ne commande plus qu'à des murs. L'herbe et les plantes transportées par le vent ou les oiseaux poussent librement. Il s'en faut peu pour que ce soit ici un grand parc, un parc en friche posé au ras de l'eau, surveillé au loin par une Liberté triomphale chevillée ferme à son rocher. J'ai parfois l'impression que l'univers entier s'est rétréci pour moi au périmètre de cette île. L'île de l'espoir et des larmes. Le lieu du miracle,

broyeur et régénérateur à la fois, qui transformait le paysan irlandais, le berger calabrais, l'ouvrier allemand, le rabbin polonais ou l'employé hongrois en citoyen américain après l'avoir dépouillé de sa nationalité. Il me semble qu'ils sont tous encore là, comme une foule de fantômes flottant autour de moi.

C'est une inexplicable nécessité qui me contraint à me pencher sur un passé que j'ai cru pouvoir oublier. En vain. Dans quelques jours, je serai l'un de ces retraités anonymes, modestement vêtus, vivant dans une rue banale d'un quartier populaire de Brooklyn, dans un appartement semblable à des milliers d'autres, un homme qui prend l'auto-bus, salue ses voisins, nourrit son chat et fait ses courses à l'épicerie du quartier. Je sais que ce ne sera là qu'apparence et qu'elle sera bien trompeuse. Pas d'enfants, plus de parents, pas de famille. Rien que des souvenirs. Et bien encombrants. Ils s'agitent autant qu'ils peuvent, à croire que toutes les ombres de mon existence se sont réveillées dès qu'elles ont su que je parlais, et qu'elles ne seront en paix qu'une fois leur histoire racontée.

5 heures, cet après-midi.

Quantité d'images me parviennent et m'envahissent jusqu'au vertige. Peut-être serai-je quitte du passé si je parviens à m'en délivrer dans ces feuilles. Elles

portent l'en-tête des services fédéraux de l'immigration. Centre d'Ellis Island. Le Directeur. Tout cela est risible. J'essaie seulement de tenir en respect ces ombres qui ont pris place au pied de mon lit et semblent décidées à y demeurer. Neuf jours. Neuf nuits. Aurai-je le temps de tout dire ?

Oui, c'est par la mer que tout est arrivé, par ces bateaux remplis de miséreux tassés comme du bétail dans des entreponts immondes d'où ils émergeaient, sidérés, engourdis et vacillants, à la rencontre de leurs rêves et de leurs espoirs. Je les revois. On parle toutes les langues ici. C'est une nouvelle Babel, mais tronquée, arasée, arrêtée dans son élan et fixée au sol. Une Babel après son anéantissement par le Dieu de la Genèse, une Babel de la désolation, du dispersement et du retour de chacun à sa langue originelle.

J'ai fini par distinguer les différentes sonorités de tous ces langages, par ne plus les confondre, et par observer des comportements communs à ceux d'un même pays, voire d'une même région. Tous ne ressentent pas la peur de la même façon, l'angoisse se traduit autant en paroles qu'en silences.

Il y a de la peur et de l'attente dans leurs regards, et aussi la crainte de dire quelque chose, de commettre un acte qui leur interdirait à jamais l'entrée au paradis, sans même savoir ce qu'on attend d'eux. Aussi la plupart ont-ils revêtu, pour descendre du bateau, leurs habits les plus présentables

afin d'affronter l'examen de passage qui les attend. Chemises blanches impeccables pour les hommes, et on se demande comment elles ont pu demeurer dans cet état après deux à trois semaines de mer dans des conditions sordides ; jupes longues, vestes cintrées et corsages clairs pour les femmes. Ils arrivent dans les tenues qui sont leur fierté chez eux, et qui, ici, nous font prendre la mesure de l'écart entre leur univers et le nôtre. Blouses larges ceinturées, gilets brodés, toques de fourrure, longs caftans noirs, casquettes en tweed, foulards dans les cheveux ou avalanches de colliers en perles de verre coloré ou de corail. Tous les mondes se croisent et *America* est le seul mot qu'ils possèdent en commun.

La première épreuve se déroule à leur insu, et c'est le moment le plus déterminant, un Golgotha dont ils ne soupçonnent pas l'existence, l'ultime station d'un chemin de croix au terme duquel ils seront sauvés, ou perdus. Un long escalier, deux volées de marches qu'il leur faut gravir après avoir déposé leurs bagages. Combien de femmes épuisées ai-je entendues gémir en découvrant cet escalier se dresser devant eux. *Prego, aspettati, Signore, ein Moment, bitte...* Les hommes prennent les plus jeunes enfants dans leurs bras, beaucoup sont endormis, la joue écrasée sur l'épaule de leur père, les mères suivent, essoufflées, soulevant le bas de leur jupe pour ne pas trébucher.

C'est une montée pendant laquelle ils sont observés par plusieurs officiers de santé postés en haut des marches, accoudés à la balustrade, l'air faussement indifférent à ces cohortes de grande misère. Quelques secondes, pas plus de six en général, disent-ils, pour sceller le sort des arrivants. Rien n'échappe à leur regard professionnel exercé. Avec le morceau de craie qu'ils tiennent en main, ils marquent d'un signe le vêtement de certains.

À ces différentes lettres de l'alphabet tracées sur la veste ou le manteau correspond une pathologie particulière, rapidement identifiée, ou très probable. *L* pour poumons, *B* pour dos, *E* pour yeux, *H* pour cœur, *G* pour goitre... Ces passagers sont aussitôt conduits à l'écart pour un examen médical complémentaire, qui permettra aux officiers de se prononcer sur l'issue à donner à ce diagnostic. Soins sur place, pathologie non avérée, pathologie bénigne, ou refus définitif d'entrée sur le territoire.

Ceux qui ont passé cette étape sans encombre atteignent la grande salle équipée de longs bancs en bois qui strient l'espace de leurs parallèles, où ils rejoignent des centaines d'autres passagers en attente. On leur posera alors vingt-neuf questions. De leurs réponses dépend leur avenir. *Asseyez-vous, on va vous appeler.*

D'autres employés du centre les font venir un par un. *Asseyez-vous, encore une fois.* Quelques minutes pour répondre à ce questionnaire, avec l'aide d'un interprète. *Quelle est votre destination finale ? Qui a payé votre traversée ? Êtes-vous en*

possession de cinquante dollars ? Allez-vous retrouver des proches ? Quels sont leurs noms et leurs adresses ? Avez-vous déjà été emprisonné ou interné pour troubles mentaux, ou dans des institutions de charité ? Êtes-vous polygame ? Êtes-vous anarchiste ? Avez-vous une offre, une promesse ou un contrat de travail ? Quel est votre état de santé ? Avez-vous un handicap ou une infirmité ? Quelle est votre taille ? La couleur de votre teint, de vos yeux ?

Les voyageurs qui rencontraient le Sphinx sur la route de Thèbes n'étaient pas soumis à tant de questions ! Et si les immigrants dont les réponses n'étaient pas satisfaisantes n'étaient ni dépecés vivants ni dévorés par le monstre ailé au corps de lion, le sort qui les attendait valait à peine mieux. C'est la géhenne ou le paradis qui se trouve à l'issue de la vingt-neuvième question, comme dans ce jeu de dés qu'aiment les enfants, où il faut éviter certaines cases d'un parcours dessiné sur un carton colorié, sous peine de retourner en arrière ou de passer plusieurs fois son tour, de se retrouver emprisonné ou de tomber au fond d'un puits. Ici, la sanction est cruelle, et il n'y en a qu'une. La pire qui puisse leur être infligée. L'Amérique leur demeure porte close.

Ce ne sont là que souvenirs maintenant. Le flux des immigrants s'est tari depuis longtemps déjà, et un bateau qui accoste ici est devenu un événement. Devant moi s'agitent encore ces images du passé si

présentes, si réelles. Les steamers qui se succèdent aux pontons, les milliers de passagers accueillis parfois en un seul jour, leurs façons de s'habiller, de parler, de se présenter, qui changent peu à peu au fil des ans. Ce sont des files dociles et inquiètes qu'il faut faire circuler, presser, guider, informer, examiner. Es-tu digne de devenir l'un des nôtres ? Quel gain, quel risque en t'accueillant ? Qu'as-tu à nous offrir ? Certaines années, le centre fonctionnait jour et nuit pour venir à bout de tout ce passage. Je revois les employés, nos médecins, les infirmières, exténués, hagards, devant ces déferlements d'hommes et de femmes encore plus épuisés qu'eux, et risquant bien plus aussi.

Après 1924, les lois successives du président Hoover sur l'immigration ont changé peu à peu la donne. Moins de monde à examiner, des quotas par pays et nos ambassades chargées des enquêtes préalables à chaque demande. Celui qui montait en bateau était en principe sûr de ne pas être refoulé à son arrivée. Notre rôle a décru, nous n'étions plus que les ultimes mailles d'un vaste filet destiné à retenir ceux qui étaient parvenus à échapper aux contrôles ou à contourner les procédures.

Avec ceux qui arrivaient ici, éreintés, fourbus, ayant tout quitté, le seul espoir d'une autre vie pour les tenir encore debout, je n'étais pas en contact direct, ou rarement. Il y avait là des cohortes d'employés, d'ouvriers, d'interprètes, d'inspecteurs, de surveillants, en plus du personnel de santé. Il

m'appartenait de veiller à ce que l'ensemble fonctionne, des dortoirs aux cuisines, de l'infirmierie aux bureaux de change, des sanitaires aux zones d'isolement. Car on dort, ici, on mange, on se lave, on chie, on pleure, on attend, on parle, on s'étreint, on tente de calmer les enfants qui geignent et se demandent où ils sont, on essaie de ne pas trop penser, on soupire et on espère.

Pendant quarante-cinq années – j'ai eu le temps de les compter –, j'ai vu passer ces hommes, ces femmes, ces enfants, dignes et égarés dans leurs vêtements les plus convenables, dans leur sueur, leur fatigue, leurs regards perdus, essayant de comprendre une langue dont ils ne savaient pas un mot, avec leurs rêves posés là au milieu de leurs bagages. Des malles, des cantines, des paniers, des valises, des sacs, des tapis, des couvertures, et à l'intérieur tout ce qui reste d'une vie d'avant, celle qu'ils ont quittée, et qu'ils doivent, pour ne pas l'oublier, garder dans un lieu fermé au plus profond de leur cœur afin de ne pas céder au déchirement des séparations, à la douleur de se souvenir des visages qu'ils ne reverront jamais. Il faut avancer, s'adapter à une autre vie, à une autre langue, à d'autres gestes, à d'autres habitudes, à d'autres nourritures, à un autre climat. Apprendre, apprendre vite et ne pas se retourner. Je ne sais pas si pour la plupart d'entre eux le rêve s'est accompli, ou s'ils ont brutalement été jetés dans un quotidien qui valait à peine celui

qu'ils avaient fui. Trop tard pour y penser, leur exil est sans retour.

Je me souviens de ce jour, il y a de nombreuses années maintenant, où le sens de quelques phrases, inscrites en moi depuis l'enfance, m'a été révélé en un instant, un peu à la façon d'un objet que l'on croit inutile, mais que l'on garde sans savoir pourquoi au fond d'une poche, et qui un jour montre son utilité.

*Sur les bords des fleuves de Babylone,
nous étions assis et nous pleurions,
en nous souvenant de Sion.*

*Aux saules de la contrée
nous avons suspendu nos harpes.*

*Là, nos vainqueurs nous demandaient des chants,
et nos oppresseurs de la joie :
Chantez-nous quelques-uns des cantiques de Sion !*

*Comment chanterions-nous les cantiques de l'Éternel
sur une terre étrangère ?*

Ce psaume de l'exil m'est revenu en mémoire avec une étonnante précision, de façon abrupte, et j'ai eu l'impression de heurter en pleine nuit un obstacle dans un couloir, et de me souvenir alors de sa présence. L'office du dimanche, quand j'étais enfant. J'entends encore la voix du révérend Hackson,

silhouette de moineau dans sa robe noire, démarche saccadée, gestes heurtés, et sa voix hésitante, engourdie au fond de sa poitrine, un peu plus affermie à chaque phrase, jusqu'à devenir un flot, une houle dont je doutais chaque fois qu'elle puisse un jour finir. Dans le froid de l'hiver, dans le temple mal chauffé, les cheveux encore humides du récurage du dimanche matin, engoncé dans une veste qui me semblait rétrécir chaque semaine, je n'attendais que la fin de l'office, puis la fin du déjeuner familial avec sa rituelle tourte au bœuf, pour pouvoir aller jouer au base-ball. Les mots de ce psaume me demeuraient incompréhensibles.

En fait de fleuves, je ne connaissais guère que l'Hudson, industriel et gris, et je ne voyais pas comment suspendre des harpes à des saules inexistantes. J'avais tout au plus la vague image des sucres d'orge accrochés aux branches du sapin de Noël que mes parents faisaient l'effort de dresser pour moi chaque année dans notre étroite pièce de séjour. Et si la terre d'exode était un désert, je ne voyais pas comment des fleuves pouvaient alors s'y trouver. Les paroles bibliques ne m'atteignaient guère et je me suis empressé d'abandonner la fréquentation du temple dès que j'ai pu me soustraire à cette exigence dominicale. Il faut croire que les mots creusent parfois des galeries souterraines, mystérieuses, et que ce que l'on croit enfoui, oublié ou perdu à jamais, ne demande qu'à ressurgir au moment le plus inattendu. Ils nous saisissent au

col, et on n'y peut rien. À Ellis, les harpes s'étaient tues. Je l'avais enfin compris.

Le temps s'est figé ici, tous sont allés vers leur vie, je suis resté à la mienne, ici à quai, spectateur de ces destinées multiples, témoin de ces heures ou de ces jours de passage qui ont définitivement changé le visage de leur existence. *Welcome to America !* L'attente anxieuse de la bénédiction, de l'acte de baptême, du laissez-passer, du certificat d'aptitude à devenir américain, à la vie, à la mort. Et s'ouvre la Porte d'or... Pour beaucoup, elle n'aura été qu'un portail grinçant et ils n'auront cessé de l'embellir pour les générations à venir. Car aucun miracle ne les attendait ici, sauf celui dont ils seraient les seuls artisans. Un travail dur et mal payé dans le meilleur des cas, un logement insalubre et bruyant, mais la liberté, et la possibilité d'un nouveau départ.

Toutes ces scènes se sont déroulées ici, dans ces espaces aménagés entre les quatre tourelles d'angle du bâtiment d'accueil, avec leur habillage de briques et de surfaces blanches alternées, avec leurs clochetons en forme de bulbe, dont j'imagine qu'à beaucoup, elles ont rappelé les clochers de leurs terres natales. Pour le reste, nous sommes cernés d'eau, de verre et de métal. Nous n'avons pas d'autre horizon.

11 heures, ce soir.

Avec le temps, le rôle du centre a évolué, tout comme le mien, au gré des responsabilités que j'ai exercées ici. J'ai été simple employé, chargé d'orienter les flux humains d'immigrants à leur arrivée, lorsqu'ils descendaient avec leurs paquets de la barge ou du ferry les transbordant depuis Battery Park, à la pointe sud de Manhattan où accostaient les bateaux, libérant tout d'abord les passagers des première et deuxième classes avec leurs papiers en règle, déjà vérifiés à bord, les hommes en pardessus à col de fourrure et les femmes en chapeaux à voilette et souliers fins.

Ma connaissance de tous les rouages, de la disposition précise des lieux, les quelques propositions que j'ai pu faire pour en améliorer le fonctionnement, la constance et la vigilance dont j'ai fait preuve m'ont permis de monter rapidement en grade, de diriger des hommes, toujours plus nombreux, de résoudre des questions techniques ou administratives, toujours plus complexes. J'ai longtemps occupé la place de second, et lorsque mon prédécesseur a été appelé à d'autres fonctions, on a dû trouver plus simple de me proposer le poste, plutôt que de faire appel à un autre inspecteur en chef, accablé rien qu'à l'idée de devoir vivre ici. Je ne m'y attendais pas et me préparais déjà à me soumettre à un nouveau supérieur, avec ses lubies et ses habitudes auxquelles je devrais m'adapter. J'ai

donc accepté, en essayant de ne pas manifester de surprise excessive. Et j'ai vite réalisé que l'exercice d'un pouvoir, d'une autorité, si minime et dérisoire soit-elle, s'accompagne de silence, de solitude et de réserve quant à l'expression des sentiments. De tels paravents me convenaient parfaitement. J'ai endossé le rôle.

Avec ses couloirs et ses escaliers semblables aux coursives des bateaux que les immigrants viennent de quitter, Ellis ressemble au premier abord à un labyrinthe, à un espace dont je suis à peu près le seul à connaître tous les replis, car chaque corps de métier n'en possède qu'une vision fragmentée qui correspond à son domaine. Partout dans le bâtiment principal flotte cette odeur prenante de crésyl qui m'est si familière que je n'y prête plus attention. J'étais très attentif à l'hygiène et à la désinfection. C'était presque devenu une obsession, j'en conviens, mais avec tous les passagers qui débarquaient ici avec poux, vermine et maladies de toutes sortes, ça s'imposait. Et je ne le sais que de façon trop cruelle.

Les services de l'immigration recherchaient des gens comme moi, j'imagine, dévoués, efficaces. Et pour des raisons que je livrerai peut-être plus tard dans ces pages, si je parviens à y être aussi sincère que je le voudrais, car tout cela me pèse maintenant, j'ai toujours refusé de quitter l'île. Qui, mieux que moi, vivant sur place, maîtrisait l'organisation de ce dédale ? Avec les années, avec la guerre, l'immigration a décréu et les flots d'arrivants ont

été remplacés par des troupes à l'entraînement, puis par des prisonniers politiques en attente d'expulsion. À certains, j'ai ouvert la Porte d'or ; à d'autres, j'ai refermé les grilles sur tous leurs espoirs ; pour d'autres encore, je n'ai été qu'un directeur de prison, une ombre passante, silencieuse et austère, dont le pire est toujours à attendre. Servir son pays prend parfois d'étranges aspects, on ne décide pas toujours du visage que l'on présente à autrui.

Nous fermons donc les portes, comme une auberge insalubre contrainte de cesser son activité, ou un hôtel sans clients, trop éloigné des routes fréquentées, ou une prison sans prisonniers, ou tout cela à la fois. Il en a été décidé ainsi par le gouvernement, qui souhaite tourner une page de notre histoire et rendre cette île et ses bâtiments présentables pour le soixante-dixième anniversaire de la statue, celle qui fascine le monde depuis qu'elle est là, dressée dans la baie depuis 1886. Notre symbole, l'œuvre, le cadeau de la France ! Étrange chemin que prennent les choses. Toujours est-il que pendant les deux années à venir, personne ne va ménager sa peine pour lui offrir un anniversaire grandiose, à la hauteur de cet emblème qui n'en finit pas d'éblouir la terre entière. *God bless America !* J'ose à peine imaginer toutes les cérémonies, les commémorations, les discours officiels, les hymnes, les fanfares, cuivres et tambours, claquements de talons, demi-tour, droite, les défilés drapeaux au vent qui

vont se succéder. Peut-être me demandera-t-on, vestige parmi les autres, de remettre mon uniforme pour la circonstance, et d'y guider de prestigieux visiteurs, qui viendront se recueillir dans ce lieu qui a vu passer depuis son ouverture plus de douze millions d'immigrants venus de toute l'Europe. Peut-être me demandera-t-on de leur expliquer comment se passaient les choses, de satisfaire leur curiosité et de leur révéler quelques anecdotes poignantes. Pour ça, ils peuvent être rassurés, j'en ai plus qu'il n'en faut. Mais comment imaginer ce qui s'est passé ici, dans ces espaces abandonnés, entre ces carreaux cassés, ces dortoirs déserts et ces pontons vermoulus ?

L'heure n'est plus à rêver. Je reste seul dans ce décor oublié, les derniers employés et le dernier passager sont partis il y a quelques jours ; je me fais l'effet d'un capitaine debout à la proue de son bateau qui sombre, mais en ce qui me concerne, j'ai déjà fait naufrage depuis longtemps, et je ne sais plus si partir sera déchirement ou délivrance. Le dernier hôte d'Ellis Island vient de quitter le centre, un marin norvégien, roux et taciturne, un colosse, qui errait ici dans l'attente d'une décision de justice. C'est chose faite, il vient d'être libéré, accueilli en terre d'Amérique et prié d'aller se faire pendre ailleurs... L'odeur âcre de son tabac avait fini par m'être familière, nous échangeons quelques mots en nous croisant dans nos déambulations respectives, tous deux conscients d'être là, oubliés

de tous sur un îlot délaissé, au bord du monde, chacun de nous enfermé dans son rôle, et décidé à le jouer jusqu'au bout : le suspect étranger et le gardien du camp. Non, j'exagère : je lui ai parfois offert un verre, le soir, et partagé une partie d'échecs avec lui, transgressant les règles les plus élémentaires de ma fonction, mais je ne pourrais dire si ces attentions s'adressaient à lui ou à moi-même. Parfois, la solitude pèse. Nous nous sommes serré la main, entre hommes, quand il est parti, son sac de marin sur l'épaule, cigarette au bec, sans se retourner, vers sa nouvelle patrie. Il était libre. Il a rejoint le bateau et il est parti pour Manhattan. Arne Peterssen. Mon dernier prisonnier.

L'histoire singulière de ce Viking mutique a fini par s'effacer de ma mémoire, comme tant d'autres, et celles qui y sont demeurées ne sont pas les plus heureuses. Pour quelle raison Peterssen était-il longuement resté à Ellis, dans ce face-à-face muet, une sorte de danse d'esquive ou de duel, où chaque adversaire cherche davantage à rompre qu'à avancer ? Je crois me souvenir qu'il avait pris part, dans des circonstances confuses qu'une enquête tentait de démêler, à une bagarre à bord. Un officier s'y était trouvé mêlé, et quelles qu'en soient les raisons, c'est quelque chose qui ne pardonne pas. La marine norvégienne nous offrait volontiers ce spécimen difficilement contrôlable qui avait demandé la nationalité américaine. Cette requête

supposait des investigations complémentaires, des témoignages à recouper, c'est-à-dire une invraisemblable quantité de papiers officiels à en-têtes, tamponnés en tous sens, qui transformaient un soir de bordée d'une triste banalité, avec des quantités d'alcool absorbées dans un de ces bars de port où des femmes en bas noirs prêtent leur ventre à un désir pressé et triste, vite assouvi, en procès languissant aux logiques irréconciliables. En dehors de cet incident, le parcours de Peterssen s'était révélé sans tache, il semblait avoir toujours fait preuve de loyauté et de compétence. Magnanime, l'Amérique avait fini par pardonner cet écart qui ne la concernait pas. De plus, il était apparu que l'officier en question avait sa part de responsabilité dans cette rixe nocturne qui l'avait opposé à ce matelot, dans un de ces lieux où les hôtessees avaient dû en voir bien d'autres.

Les employés qui étaient encore de service sur l'île sont partis aussitôt après lui, dans son sillage pourrais-je dire, pressés de quitter ce rafiote et ses fantômes, pressés de vivre à nouveau. Richard Green, le cuisinier, et Robert Patterson, surveillant et homme à tout faire. C'est un soulagement. Mon isolement est maintenant complet, c'est ce que j'attendais pour commencer ces pages. Robert, avec sa démarche silencieuse, malgré son poids, son visage froissé comme une feuille de papier réduite en boule, et avec cette inquiétante balafre à peine dissimulée par une barbe sombre, avait l'art de surgir

de n'importe où, à n'importe quel moment. J'avais l'impression d'être moi-même surveillé ; sa carrure d'ancien catcheur m'a toujours impressionné et il me semble que, sans l'autorité conférée par un titre qui exigeait de chacun une apparence de respect, je l'aurais craint. Richard, lui, a cuisiné pendant des années pour les passagers contraints de rester à Ellis Island, pour des durées et des raisons variées, maladie, attente de régularisation ou enquête. Il était d'un tempérament gai, sociable, avec cette curieuse habitude de terminer chacune de ses phrases par un éclat de rire sans raison, peut-être destiné à masquer sa timidité, son embarras, mais le désœuvrement progressif a fini par éteindre chez lui cette propension à se réjouir facilement de toutes choses. Jamais je n'ai pu avaler ce qu'il préparait, des morceaux indéterminés dans des sauces brunes réchauffées pendant des heures, qui se figent dans l'assiette en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. En comparaison des gamelles douteuses et des portions maigrelettes servies sur le bateau, je comprends que pour les arrivants, une telle nourriture, abondante et chaude, pouvait s'apparenter à quelque manne céleste. Depuis que Richard est arrivé parmi nous, j'ai feint, pour ne pas le vexer, d'être astreint à un régime alimentaire exigé par la fragilité supposée de mon estomac. J'ai gardé cette habitude. Aujourd'hui encore, je me contente de café, d'œufs au bacon, de biscuits et de fruits. Avec l'âge, les besoins du corps s'amenuisent, seule mon envie de solitude ne cesse de croître.

Dans quelques jours je vais quitter cet environnement à la fois lugubre et familier. Je vais aussi devoir quitter le carré d'herbe où repose Liz depuis tant d'années. L'arbre que j'ai planté sur sa tombe donne de l'ombre maintenant, c'est ainsi que je mesure combien le temps a passé. On trouve d'autres sépultures dans cet espace clos, car on meurt parfois ici, comme partout. J'évite de passer près de l'une d'elles en particulier, une de ces pierres grises surmontées d'une croix, gravées d'un nom et d'une date. Elle est située un peu à l'écart des autres ; c'est moi qui l'ai voulu ainsi. Elle est presque entièrement recouverte d'herbe maintenant, de longues graminées fines et souples que le vent bouscule, du trèfle avec ses fleurs mauves posées sur les feuilles vert sombre, arrondies, et des boutons d'or, avec leur couleur incongrue, presque indécente dans ce décor, comme si la végétation pouvait ensevelir, une seconde fois, ce qui s'est passé. J'ai rangé mon bureau, tout est en ordre dans les armoires grillagées, avec les fiches de chaque immigrant classées par année et par ordre alphabétique, et aussi un dossier pour chaque bateau, ainsi que les registres médicaux, ceux de l'entretien des bâtiments et ceux de l'intendance. Un seul manque, celui du *Cincinnati*, le steamer arrivé de Naples le 21 avril 1923. Ce bateau-là, je l'ai fait disparaître, et je voudrais aussi qu'il ait coulé corps et biens dans ma mémoire.

Ellis, le 4 novembre 1954. 9 heures.

Comme chaque matin, j'ai entrepris ma tournée d'inspection, même s'il n'y a plus grand-chose à vérifier, mais je continue à faire mon travail et à rendre compte, jour après jour, de l'état du domaine. Si l'on n'attendait plus rien de moi, pourquoi avoir tardé jusqu'à aujourd'hui pour me faire revenir sur la terre ferme avec les vivants ? Il suffisait d'envoyer quelqu'un sur place lorsque c'était nécessaire. Chaque matin, carnet en main, je fais le tour de l'île et je note ce qui alimentera mon rapport quotidien. Il se transformera en une synthèse hebdomadaire que je transmettrai au bureau fédéral, où un chef de service y jettera peut-être un œil distrait avant de la donner à une secrétaire qui la classera avec les précédentes. C'est pour cela qu'on me paie. Maintenir ce qui peut l'être, alerter, rendre compte. Pas grand-chose de plus.

Comme chaque matin, je m'arrête dans le petit cimetière, Liz m'y attend. Peut-être est-ce une pensée stupide, mais c'est ce que je crois. Je dois maintenant lui annoncer que ma visite quotidienne va prendre fin. Dès que ce sera possible, je ferai transférer sa sépulture au cimetière de South Brooklyn, celui où mes parents reposent. Ça va être long, mais je ne veux pas la laisser seule ici. J'ai commencé les démarches, demandé les autorisations ; c'est la seule faveur que j'ai sollicitée en partant d'ici.

Liz a été toute ma lumière. Rien de triomphal ni d'aveuglant comme celle que brandit pour l'éternité Lady Liberty. Pauvre Liz, cette idée l'aurait fait sourire. Non, une lumière douce, constante et sereine. Nous avons été mariés quelques années. Trop peu de temps, mais l'intensité de ce qu'on vit se mesure-t-elle à sa durée ? Le temps d'aujourd'hui, interminable, n'a plus d'importance pour moi. Je me lève, je travaille, je me couche et je combats des souvenirs contre lesquels je tente de construire des murailles. Je n'y parviens guère, mais tout cela prendra fin un jour ou l'autre.

Liz a été infirmière ici, nous vivions dans ce logement que j'occupe encore, c'était à l'époque une simple chambre pour les employés demeurant sur place. En montant en grade, j'ai obtenu de faire abattre les cloisons des chambres mitoyennes et j'ai pu disposer d'un appartement plus confort-